



Regards maristes

Homme et femme || les créa!



Sommaire

2 — Échos & nouvelles

Histoire & spiritualité

2 — Jeanne-Marie et Jean-Claude

Maristes aujourd'hui

3 — Interview croisée :
Teri O'Brien
et Bernard Thomasset

Contemplation

6 — « Pas sans elle ! »

Mosaïque

8 — Lorsque l'illusion s'effrite..

9 — « Être une fille » ?
« Être un garçon » ?
Regards d'enfants et d'ado-
lescents

Rebonds

11 — Un petit vent de France

Dans la Bible

12 — Un long chemin

Attention danger ! Nous sommes ici sur un thème sensible, celui de la différenciation et de la complémentarité entre homme et femme tout autant que de l'unicité du genre humain.

C'est peu dire que ces questionnements occupent depuis quelques années le devant de la scène publique et médiatique : qu'il s'agisse des polémiques et jeux d'information / désinformation autour de « l'ABCD de l'égalité à l'école », en passant par les débats suscités par le mariage pour tous, ou encore des évolutions législatives récentes dans certains pays comme l'Australie ou le Canada qui reconnaissent désormais un genre neutre...

Dans ce bouillonnement, il me semble que l'on peine souvent à sérier les sujets : on y mélange parfois allègrement, celui de la différenciation anatomique (mâle / femelle), celui de l'identité masculine ou féminine (et avec lui la question de ce qui est le produit de la nature ou de la culture) ou encore celui de l'orientation sexuelle (hétérosexuelle, homosexuelle, bi-sexuelle), oubliant parfois dans le même temps de questionner ce qui fait l'unité du genre humain.

Notre *Regard Mariste* est déjà perceptible dans la formulation du titre de ce numéro.

Nous avons dans un premier temps hésité sur l'ordre des termes - « Homme et femme » ou « Femme et homme » ? - avant d'estimer qu'il était primordial de ne pas oublier la part de la création.

Il s'agit de considérer que tout est reçu à la seule fin de l'amour. C'est une invitation à regarder d'abord soi-même et l'autre comme un frère, une sœur. Nous sommes alors, ce faisant, sans doute moins perméables aux écueils de domination et de division que pourrait susciter ce beau thème.

Bonne lecture.

Florent Nouschi, laïc mariste

Regards maristes

Le Comité de rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes prêtes à enrichir la revue par leur contribution. Compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra toutefois de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème **Accomplir sa vie**. Pour nous, un bon texte doit être court, environ 1500 signes, dans tous les cas il fera moins de 2000 signes. Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en envoyant votre versement à *Regards Maristes*. Si vous souhaitez bénéficier d'un reçu fiscal (dons au-dessus de 50 €), veuillez libeller votre chèque à l'ordre de Région France de la Société de Marie en indiquant au dos la mention *Regards Maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu.

- Pères Maristes - Région de France 104, rue de Vaugirard 75006 Paris
- regards.maristes@gmail.com



Corinne Fenet - Catherine Nouschi - Florent Nouschi - Alain des Rochettes - Emmanuelle des Rochettes - Didier Tourette - Béatrice Van Huffel - Alexandra Yannicopoulos Boulet

Édité à 1980 exemplaires par la Région France de la Société de Marie, 104, rue de Vaugirard, 75006 Paris - 3 numéros par an - Responsable de la publication : Bernard Fenet - Rédaction en chef : Florent Nouschi - Maquette : Frédéric Isasa (<http://isasa.free.fr>) - Impression : CIA Graphic (58)

échos & nouvelles

— Nous saluons **le projet de Sahagun**, petite ville espagnole sur le chemin de Compostelle. **Une communauté mariste internationale s'y est installée** au printemps dans le but d'y accueillir les pèlerins de saint Jacques, sous l'égide de Marie, pèlerine pour le règne de Dieu.

— Nous prions pour, et avec, **le père John Jago**, décédé le 17 juillet dernier. Il fut, de 1985 à 1993, supérieur général de la Société de Marie, engageant son avenir «de façon créatrice, réaliste et résolue».

— Nous encourageons les jeunes maristes du monde entier à s'inscrire au **Congrès international de la jeunesse mariste** qui aura lieu du 15 au 20 janvier 2019 dans la ville de Guatemala (**préalablement aux JMJ de Panama** avec le pape François).

— Nous engageons **les maristes laïcs d'Europe** (et au-delà) à prévoir leur participation à **la rencontre européenne** qui se tiendra du 28 juillet au 2 août 2019 à An Grianan (Co. Louth) en Irlande.

— Nous prenons date pour **la prochaine rencontre du Relais Mariste, une semaine de vacances familiale et spirituelle** du lundi 12 au dimanche 18 août 2019 en Auvergne.

— Nous n'hésitons pas à recourir à l'intercession du **père Jean-Claude Colin**, dont **la cause (procès en canonisation)** continue d'avancer... lentement mais sûrement.

Jeanne-M

Avant l'épreuve de la nuit - de leurs dernières années, spirituelle de deux fondate

C'est une boutade bien connue : derrière un grand homme, cherchez la femme. Transposons et osons dire : derrière un fondateur effacé, cherchez une fondatrice « inconnue et comme cachée ». Bien sûr, souvent dans l'Église la réciproque est encore plus vraie, ne serait-ce que pour des raisons canoniques. Mais dans l'histoire de la Société de Marie, on retrouve cette petite note vibrante présente ailleurs dans celle de l'Église, avec François et Claire d'Assise, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, François de Sales et Jeanne de Chantal, et bien d'autres.

Rappelons un peu l'histoire que certains connaissent si bien, mais d'autres lecteurs de passage dans nos pages, pas forcément. C'est par une lettre de Pierre Colin, l'ancien vicaire de Coutouvre, le village de Jeanne-Marie, que la jeune femme fervente et d'expérience – déjà 31 ans – reçut la proposition de rejoindre Pierre et son frère Jean-Claude à Cerdon, dans le diocèse de Belley, pour démarrer une nouvelle société religieuse : la Société de Marie. Depuis plusieurs années Jeanne-Marie, qui aspirait à la vie religieuse, cherchait quelle était la volonté de Dieu pour elle. Par quatre fois, elle avait refusé les propositions qui lui avaient été faites de rejoindre un monastère ou une communauté existante. « Vous n'êtes point destinée pour une communauté commencée, mais pour une à commencer » lui avait suggéré alors son directeur spirituel. C'est avec force prières et actions charitables qu'elle prit le temps de se mettre devant Dieu avant de prononcer son 'oui' à une vie inconnue.

« Il n'y a pas de récits des conversations de Jeanne-Marie avec Jean-Claude Colin et son frère Pierre lors de sa

Marie et Jean-Claude

qu'il nous faudra raconter un jour – il y a eu au commencement la fraternité urs.

première visite à Cerdon fin 1817 », nous dit Myra Niland¹. Bien dommage. Mais l'impression sur Jeanne-Marie fut suffisamment forte pour la confirmer dans son intuition, jusqu'à appeler sa grande amie Marie Jotillon à la rejoindre dans cette aventure providentielle. Certainement se sont-ils aussitôt reconnus dans leur attachement commun à la Vierge Marie, leur désir de s'appuyer sur elle pour répondre à la nécessité, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, de rebâtir l'Église en partant de son regard, sa manière, son attention humble et cachée, au service de la vie du Christ au jour le jour, dans le quotidien de chacun. De fondation de la Société de Marie, il ne devait pas y avoir de confirmation effective avant de nombreuses années². Jeanne-Marie devint gouvernante des frères Colin au presbytère de Cerdon. Elle devait le rester six années, avant d'être autorisée par son évêque à rassembler à Belley la première communauté des bientôt sœurs maristes. Ironie de l'Esprit, finalement, les sœurs existèrent de fait avant les Pères.

L'affinité spirituelle avec Jean-Claude est souvent relevée par les historiens des pères comme des sœurs. Ils soulignent le rôle de soutien joué par Jeanne-Marie, de quatre ans l'aînée de Jean-Claude, sa vertu d'espérance, son courage et sa calme résignation à la longue attente. Elle s'engagea elle-même dans les démarches, par des rencontres, des courriers, jusque dans les sphères hiérarchiques, lieux peu amènes envers les femmes. Surtout, lors de leurs moments d'abattement, elle encourageait les frères Colin, les emmenant prier ensemble tous les trois dans l'église. « On priaît une heure, une heure et demi, et l'on sortait



de la prière en paix et contents. » De son côté, Jean-Claude sait reconnaître les qualités et vertus de Jeanne-Marie – probablement sans jamais les lui mentionner. Il la cite en tout cas quelques années plus tard à ses confrères comme exemple dans son attrait pour une conduite de piété et de dévotion « de façon à n'être remarquée de personne », et mentionnera même à Rome les lumières données à Jeanne-Marie sur la Société et sur les vertus de Marie³. L'historien Donal Kerr écrit pour sa part : « Si Colin s'est transformé de pauvre créature craintive en homme mûr, capable de regarder les gens en face et de leur parler avec assurance, on peut attribuer cela en partie à l'influence de cette jeune femme franche, pleine d'enthousiasme et d'une spiritualité profonde. » Quoi qu'il en soit, les deux se sont certainement apportés un soutien mutuel, sans même en avoir une conscience vive, en tout cas sans retour sur eux-mêmes,

tout aimantés qu'ils étaient à faire « l'œuvre de la Sainte Vierge⁴ » avant tout, et à fonder sa Société, si telle était la volonté de Dieu. Sœurs et pères, de part et d'autre, aucun ne voudrait aujourd'hui s'attribuer seuls la fondation de la Société de Marie : chacun salue aujourd'hui l'apport décisif du soutien de l'autre branche, et tous considèrent que derrière les personnalités, les rencontres décisives, la prière, c'est l'Esprit Saint et la main maternelle de Marie qu'il faut voir à l'œuvre.

Alexandra Yannicopoulos Boulet,
laïque mariste

1 - Sœur mariste et historienne, auteure de *Une vie féconde et cachée*, 2001, édité par les Sœurs Maristes, Rome.

2 - Cf *Regards Maristes* n° 32 La fidélité.

3 - Le leitmotiv typiquement mariste de la vie « inconnue et comme cachée »

4 - L'expression apparaît pour la première fois dans une lettre de Jeanne-Marie elle-même en 1824 à Mgr Devie, l'évêque de Belley.

Interview croisée

Teri O'Brien
et Bernard Thomasset

Teri O'Brien est sœur mariste



Bernard Thomasset est prêtre et religieux mariste

— « Homme et femme, Il les créa » :
qu'est-ce que ce thème vous inspire
de manière générale ?

Teri O'Brien : Je me demande comment regrouper toutes les réflexions liées à cette question. C'est un sujet immense. Dans certains articles de presse j'ai rencontré des mots puissants comme la « déconstruction ». On trouve de grandes différences dans l'approche de ce sujet.

Bernard Thomasset : Cette question me renvoie à mon expérience. Dans la relation homme-femme, j'ai connu et je continue de connaître la surprise, l'étonnement, la curiosité, c'est-à-dire la découverte d'un monde qui n'est pas le mien et pour lequel j'éprouve de l'attrait. Je vis dans cette relation l'expérience d'être plus vivant. Quelque chose de la Création s'opère en nous dans la relation homme-femme,

quelque chose de fondamentalement bon, une vie augmentée.

Teri O'Brien : Dans mon expérience personnelle, je viens d'une famille avec trois frères et trois sœurs. J'y ai appris la définition des rôles d'homme et de femme. Chez moi, les tâches étaient complètement partagées entre mon père et ma mère. Mon père était ingénieur et j'avais une mère avec un fort caractère. Cette éducation m'a donné un esprit ouvert.

Je pense que le rôle des Maristes est d'aider les gens à s'assumer tels qu'ils sont. Car sinon, cela génère beaucoup de souffrance. Mais je suis tout de même questionnée par le changement de sexualité.

Dans l'Évangile, Jésus a beaucoup valorisé les femmes. C'est ensuite que l'Église est devenue à dominante

masculine. Pour moi, la posture mariste repose sur l'accueil sans jugement. Il s'agit d'être à l'écoute des personnes. Quand Dieu crée Adam, il souffle son Esprit en lui. Quand il crée la femme, Adam est endormi. À son réveil, il fait l'expérience de la complémentarité.

Bernard Thomasset : Dans la Genèse, il est dit : « Dieu créa l'humain, homme et femme il le fit. » Cette différence est constitutive de notre manière d'être au monde. Et c'est dans la relation même que Dieu se révèle. L'humain véritable ne peut exister que s'il prend en compte la relation sexuée. Dans notre société, on a réduit l'homme et la femme à des traits de caractère et à des rôles. Or, il ne s'agit pas de cela, il y a là un mystère « divin » qui dépasse toutes les représentations sociales et culturelles, un mystère qui se découvre toute la vie.

— Comment vivez-vous votre état de vie, c'est-à-dire à la fois célibataire et en vie communautaire ?

Teri O'Brien : La Genèse ajoute à la suite de ce que Bernard a cité : « à l'image de Dieu ». C'est bien une idée d'ensemble qui donne vie. Il n'y a pas d'échelle ou d'opposition entre l'homme et la femme. Il n'y a pas de compétition. Il s'agit de quelque chose qui va vers la vie. Notre identité est femme ou homme. On est formé par ce qu'on a vécu. Dans l'Eglise, le rôle d'une femme est difficile.

Pour moi, le don du célibat est une question d'amour. Le cœur est fait pour aimer, d'une façon ou d'une autre. Moi j'ai vécu ma maternité à travers le célibat, à travers les jeunes que j'accompagne ou qui viennent me parler. Le rôle des amis et de la communauté est aussi très important. J'ai l'impression d'avoir des relations plus libres. J'ai vu dans mon célibat l'opportunité d'aimer plus largement. Dès l'âge de 8 ans, en observant les sœurs, j'ai eu l'intuition que la vie communautaire mariste était pleine de joie. À 16 ans, je suis entrée au couvent, mais j'étais trop jeune. Je n'y suis pas resté. J'ai continué mes études mais il manquait un sens à ma vie. J'ai voulu apprendre à aimer sans que ce soit un homme en particulier mais tous les hommes. La famille mariste doit être un signe pour la société car elle fait une place pour tout le monde : frères, pères, sœurs, laïcs. On vit cette beauté ensemble.

Bernard Thomasset : Ma vocation est venue assez jeune. Vers 8-9 ans, je voulais « aimer Dieu et aimer les autres pour Dieu ». C'était la boussole de ce que je ferais de ma vie. Ça l'est toujours. J'ai vécu deux expériences fondatrices pour ma vocation : une vie de famille où je me suis senti très libre et le scoutisme qui m'a fait découvrir une vie de générosité, d'ouverture aux autres et au monde. Ensuite, j'ai rencontré les Pères Maristes dans mon école. J'ai vu des hommes heureux, de bons éducateurs. C'est ainsi que j'ai rejoint les Maristes.

Il m'a fallu choisir entre l'amour d'une femme et la vie religieuse. J'ai choisi et dû rechoisir la vie religieuse. Je ressentais un appel intérieur avec ce fil rouge de ma vie. Je voulais être en ouverture, disponible, pour me donner vraiment à Dieu et aux autres. C'est le sens du « vœu de chasteté dans le célibat » que j'ai prononcé. J'aime bien ce que Teri en a dit : c'est une question d'amour qui se veut libre et ouvert à tous. Il est là le travail de la chasteté, un combat permanent de désappropriation dans ce but. Et c'est vrai, j'y fais, moi aussi, l'expérience d'une mystérieuse et heureuse paternité.

Quant à la vie communautaire, elle n'est pas un lieu de bonheur, de joie facile. Mais elle apporte de grandes joies d'amitié et de soutien. Nous sommes liés par le partage de la même vocation. Mes frères sont pour moi un rappel permanent de ce à quoi je suis appelé. Ils m'aident à me convertir sans cesse à ma propre vocation. Quelque chose nous lie de plus fort que nos sensibilités et nos affinités : comment être signe ensemble les uns pour les autres que la fraternité dépasse l'affectivité ?

Quelques moments sont très importants pour moi, tels que les repas et les temps de partage spirituel. Ils m'aident à accepter les autres comme des frères : ce qui nous unit est de l'ordre de notre vocation. Une spécificité des Maristes, c'est que c'est une femme, Marie, qui nous réunit. Cette référence de vie féminine, avec ce que Marie porte d'ouverture spirituelle, de sensibilité et d'humanité, est pour nous une vraie richesse et colore certainement notre manière de vivre.

Teri O'Brien : J'ai été marquée par la réaction de mes parents à ma vocation. Ma mère m'a dit que la vie en communauté me permettrait peut-être de me réaliser davantage en tant que personne. C'est vrai que cet état de vie ne me limite pas en tant que personne. En tant que sœur mariste, je ne me trouve pas limitée.

— Comment vous situez-vous par rapport à la société actuelle ?

Bernard Thomasset : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas », précise Jésus dans l'évangile. Dieu a créé l'humain hommes et femmes, différents et unis par vocation. Les hommes doivent faire en sorte que l'un et l'autre sexe construisent ensemble l'humain à faire advenir. Il reste beaucoup de chemin à faire pour développer cette unité dans l'admiration mutuelle, le respect et une vraie collaboration. Les mises en question récentes autour du genre et du changement de sexe contestent cette vision. Il nous faut cependant accueillir les questions qu'elles posent et les personnes, comment ?

Teri O'Brien : C'est une question de dualité. Il s'agit de dépasser les préjugés. Les changements actuels sont rapides mais il ne faut pas perdre la beauté de la différence. Dans dix pays du monde, le passeport comprend trois cases : homme, femme et autre ! L'humanité est-elle en train de perdre quelque chose ? Jésus a vécu dans une grande liberté. Il nous a montré la miséricorde. Nous devons accepter les gens qui viennent nous voir avec tendresse et miséricorde. Il faut se rendre compte de la souffrance des gens qui sont à la recherche de leur identité.

Bernard Thomasset : Nous assistons à un bouleversement de nos repères fondateurs. Je suis d'accord avec Teri : il faut accueillir l'autre tel qu'il est, sans jugement. Je tiens en même temps que la vie sexuée est un don et une condition de la vie humaine, et que l'altérité est au cœur de la différence sexuée : on a besoin de l'autre pour s'accomplir.

Teri O'Brien : Ce qui vient nous déranger peut ouvrir les portes à un monde meilleur. Comme à l'époque de Jésus, son message dérangeait, l'Évangile dérangeait...

« Pas sans elle ! »

L'icône de Pâque, *Anastasis* en grec, nous rend témoins d'une rencontre décisive : celle du Ressuscité avec l'univers entier, entraîné dans son mouvement de Vie. Prenons le temps de nous laisser saisir par les regards, les mouvements, les couleurs, les gestes, l'atmosphère de paix et d'harmonie. Entrons dans le mouvement pascal de descente et de remontée.

Au centre de l'icône, *le Christ*, resplendissant, lumière du monde :

sa main saisit un homme par le poignet, comme pour le tirer vers lui ;
ses pieds s'appuient sur une sorte de croix, posée au-dessus d'un grand trou noir ;
son regard est empli de tendresse et bonté.

Il descend, la pointe de son manteau l'atteste, et en même temps il remonte. Ses pieds s'appuient sur les deux traverses de la croix. L'homme qu'il tire par la main, *Adam*, désigne de son autre main une femme, *Eve*. Leurs corps se penchent vers le Christ dans une attitude dynamique. Et tout autour, des personnages, deux anges, des rochers... *L'univers* entier désigne et reconnaît le Ressuscité.

Cette icône illustre d'une façon particulière la relation entre l'homme et la femme, appelés ensemble à être « à la ressemblance de Dieu ». Adam et Eve, prototypes de l'humanité dans leur différence sexuée : « *Voici l'os de mes os, la chair de ma chair* » (Gn 2, 23), selon la reconnaissance faite par l'homme lui-même devant la compagne que Dieu lui a attribuée .

C'est Adam que le ressuscité tire par la main, c'est lui qui est regardé par le Christ, enfin c'est toujours lui qui désigne la femme, Eve. Nous sommes comme plongés dans le début du Premier Testament : l'homme s'adresse à Dieu, il désigne cette femme de sa main droite, comme il l'avait désigné à l'origine : « *La femme que tu as mise auprès de moi...* » (Gn 3, 12). Et pourtant, tout est différent.

Nous sommes dans ce lieu symbolique appelé *enfes*, lieu d'attente où iraient les morts, selon la conception de l'Ancien Testament, lieu où Dieu semble absent : en bas, un grand trou noir, des clefs, des ossements, des tombeaux. *Les enfes*, tout ce qui enferme, ce qui empêche de voir la lumière de l'amour, de l'amitié. Maladie, guerre, péchés, refus de l'autre, nous proclamons à chaque *Credo* que ce lieu est rencontré avec le Christ « descendu aux enfes », et « ressuscité des morts ». Ce que la foi confesse et célèbre, cette icône le donne à voir. La descente aux enfes dit la rencontre du Ressuscité avec les morts, avec toutes nos morts, et la victoire de la Vie, vocation de tous les hommes.

Arrêtons-nous sur le geste de l'homme. Il sort de son tombeau et se laisse saisir par le Christ. Pourtant, il n'est pas complètement passif, sa main désigne la femme dans un geste de supplication. Ce n'est plus le doigt accusateur qui accuse la fautive, le « c'est pas moi, c'est elle », expression du péché qui veut faire de l'autre le responsable de nos fautes, marquant une rupture dans la relation du couple originel, mais la main ouverte tendue vers sa compagne « pas moi sans elle ». *Ensemble*, ils sont l'humanité nouvelle, à l'image et à la ressemblance de Dieu. La parole de Dieu falsifiée par le serpent est entendue aujourd'hui comme libération. Au cœur de cette rencontre, la réconciliation de l'homme et de la femme. Ce qui a été uni dans le cœur de Dieu ne peut plus être séparé.

L'univers entier est réconcilié, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, toutes langues confessent que le Seigneur, c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père... (Cf. Ph 2, 10-11). Une invitation à entrer dans cette chaîne d'amour où *résurrection* est synonyme de paix, de réconciliation. Notre vocation d'homme et de femme est celle d'un bonheur parfait dans la communion et l'harmonie retrouvée.



icône de la résurrection. *Anastasis*. Icône russe du XVI^e siècle. Musée des icônes. Recklinghausen. Allemagne.
Pour une présentation plus détaillée voir, Marie-France Bergerault, *Une rencontre à vivre, les sacrements*, Éditions Vie Chrétienne, Paris 2017, p. 93-99.

Lorsque l'illusion s'effrite...

La question de la différence homme-femme traverse les siècles et les débats font grand bruit quelle qu'en soit l'approche. Lors des suivis psychothérapeutiques, avant d'être sensible aux critères qui pourraient différencier les hommes des femmes, je suis touchée par l'expression d'une attente identique qui les amène vers moi.

Que l'on soit homme ou femme, ce qui se travaille c'est l'acceptation de l'altérité. C'est-à-dire que l'autre, qu'il soit homme ou femme, ait des désirs qui ne soient pas les miens. J'entends « *il ou elle ne me comprend pas* », « *je croyais que nous avions les mêmes goûts* », « *nous étions fusionnels* »... Et je suis le témoin des déchirements que provoquent des différences oblitérées dans un mouvement amoureux. Mon analyse en tant que psychothérapeute vous parlera de la peur de la différence.

Dennis Vasse¹ écrit « *il n'y a pas de conceptualisation de l'homme en dehors du rapport homme-femme, c'est-à-dire de la différence sexuelle* ». Pour nous construire nous ne pouvons qu'affronter cette radicale différence qui nous donne d'être... Être un homme ce n'est pas être une femme et c'est donc accepter d'y renoncer, c'est-à-dire de ne pas être tout. L'homme et la femme ont à apprendre dès le plus jeune âge le langage de l'autre pour le reconnaître différent et s'en réjouir. L'être humain est tenté d'éviter ce long apprentissage toujours éprouvant et de céder à la tentation de réduire l'autre à ce qu'il est : « *C'est formidable nous ressentons les même choses sans nous parler*. » Ainsi nous évitons de nous confronter au manque qui nous fait connaître notre incomplétude. Nous jouissons du sentiment

de plénitude dans un déni de ce qu'est l'autre. Et le réveil n'en est que plus douloureux lorsque l'illusion s'effrite.

En tant que psychothérapeute je reçois des patients qui ne sont pas venus avec une demande concernant leur sexualité mais chez qui elle apparaît au cours du suivi. J'accueille une souffrance et suis le témoin d'un désir flou ou désordonné, enfoui ou dénié. Alors dans l'écoute je relève les endroits où la parole n'a pu se dire pour aider la personne à reconnaître ses blessures et l'accompagner dans un travail d'élaboration psychique qui va dénouer les blocages. Je vous propose de vous parler de deux patients à partir de ma pratique du *Rêve Éveillé Dirigé* (RED) qui sollicite l'imaginaire en imposant des images inattendues au cours d'une rêverie que je guide. Lors d'une séance des images surgissent émouvantes et parlantes qui atteignent la personne dans un lieu caché d'elle-même, sensible et authentique. Touchées où elles ne l'attendaient pas, les personnes s'ouvrent à ce qu'elles avaient voulu ignorer et parlent de leur difficulté à oser être une femme ou un homme en vérité.

— Christophe traversant la crise de la quarantaine dans un contexte professionnel complexe vient me voir en s'interrogeant sur sa réussite « *Je ne veux pas rater ma vie mais je vois bien que je fais ce que je ne voudrais pas faire* ». Plusieurs séances soulèvent des questions de compétences, de talents, de goût. Les choix familiaux sont remis en cause. Les prises de responsabilité interrogées... C'est un RED qui va orienter son regard sur ce qu'il ne pouvait pas voir : « *Je suis dans une barque sur un lac de montagne aux rives verdoyantes, au feuillage qui plonge dans l'eau et flotte comme de longs cheveux de femmes... Je veux m'en approcher. Cette chevelure me fascine.*

J'ai envie de ramer. Je ne peux pas faire cet effort physique. Je ne peux pas aller vers ces chevelures, je passe à côté. » Lors de l'analyse de son rêve Christophe dira qu'il ne sait pas ce qu'il veut, que le manque de liberté lui pèse, qu'il aime les femmes. Il y a quelques années son épouse a accepté la pluralité des partenaires dans leur couple mais ne le supporte plus. Elle lui demande la fidélité. « *J'ai besoin d'une épouse et mère mais aussi d'aventures. Nous avons toujours été d'accord et maintenant elle me culpabilise me disant que c'était mon choix et non le sien* » Aujourd'hui Christophe réalise : « *Nous n'en avons jamais beaucoup parlé mais elle se prêtait au jeu avec légèreté et elle aimait ça !* » Christophe semble déboussolé et se dit déchiré entre sa famille et son goût des femmes. Le vrai lieu de la souffrance se dégage, la parole se cherche, Christophe prend conscience que son désir est celui de construire une vraie et belle relation avec sa femme pour former un couple sécurisant au regard de leurs enfants. Mais renoncer à « tout avoir » sera long.

— Sabine obsédée par des craintes récurrentes de cancer vient m'en parler. Une image du couple surgit lors d'un RED : « *C'est un homme à cheval qui s'approche. Je ne le connais pas. Il m'enlève sur son cheval. Je porte une robe de tulle blanc. J'ai peur qu'il l'accroche, la déchire. Je dois faire attention car ma tenue est fragile, il n'y fait pas du tout attention.* » Au long des séances il apparaît que sa fixation sur tout ce qui pourrait être signe d'un cancer lui évite de prendre en compte son désir d'un homme à ses côtés. Elle analyse qu'elle envisage la mort plutôt que de prendre le risque de s'engager avec un homme qui ne partagerait pas tous ses goûts et ne la comprendrait pas totalement. Sa jouissance se vivait jusqu'alors dans

« Être une fille » ? « Être un garçon » ?

Regards d'enfants et d'adolescents

des relations passionnelles et fusionnelles qui s'achevaient dans le refus de la différence. Aujourd'hui Sabine épouse un homme divorcé qui a trois enfants et elle se dit heureuse.

Il a fallu que Christophe et Sabine accèdent à la parole pour reconnaître leur vrai désir : vivre dans la loi en couple imparfait et complémentaire. Les histoires de ces deux personnes nous redisent combien la relation à l'autre est fragile, menacée par « le différent » parfois jusqu'à « l'étrange » alors que nous le voudrions « comme nous ».

L'homme et la femme se développent différemment, corps et psychisme. Mais ce n'est pas la différence des identités sexuelles qui engendre les conflits, c'est l'idée qu'ils se font l'un de l'autre, le vouloir « comme moi ». Plus le sentiment d'identité est faible et plus le besoin de l'autre identique est fort, au risque d'inventer une personne qui n'existe pas et de ne jamais accéder à soi-même. Niée dans le fantasme, la différence se rappellera à chacun, souvent dans la souffrance. Elle pourra se transformer en richesse si le langage est réintroduit. Vivre, écrit Michel de Certeau « *c'est reconnaître que l'union se stérilise et perd son sens si elle ne renaît constamment de la diversité affrontée et acceptée* ». C'est la parole retrouvée et échangée qui fera la coupure constituant deux êtres humains, prêts à s'enrichir de leurs différences dans la rencontre.

Marie-Françoise de Billy
psychothérapeute et laïque mariste

1 - « Être chrétien c'est consentir à ce qu'est l'homme »,
La Croix, 21 avril 1999

Lorsque l'équipe de rédaction m'a demandé de commenter des paroles d'enfants sur leurs perceptions de la féminité et de la masculinité... je fus bien embêté !

Comment, à partir d'écrits isolés, parler de phénomènes complexes qui dépendent de multiples interactions ? Après lecture, les propos m'ont cependant semblé à la fois si originaux et représentatifs que je me suis lancé. Par avance désolé pour mes imprécisions, et merci à eux !

Vers trois ans les enfants commencent à rechercher des relations préférentielles avec ceux de même sexe. Vers quatre ans, ils sont non seulement capables d'identifier leur propre sexe et celui des autres personnes, mais commencent à associer chaque sexe à des rôles et caractéristiques propres à leur culture d'appartenance. Cette période de développement est assez « radicale », car elle correspond à la construction de l'identité sexuée, et donc à l'acquisition de stéréotypes. À partir de sept ans environ, vient ensuite une période où les enfants ont une connaissance plus fine et complète des rôles de sexe de leur culture. Leur vision devient moins tranchée ; ils commencent à interroger les stéréotypes et développent des activités communes aux filles et garçons. Enfin l'adolescence, période d'attrance et de répulsion, où les rapports entre sexes occupent beaucoup de temps, vient à nouveau interroger notre identité. Les phénomènes de groupe n'arrangent alors pas forcément les choses...

— Emmanuel, 5 ans

Un garçon c'est quand on est fort, musclé. On fait du bricolage. Les garçons tuent des mammouths. Les filles ne font pas de la chasse. Elles n'ont pas de tronçonneuse. Être une fille, c'est avoir les cheveux longs. Elles aiment bien mettre des jupes. Les hommes aiment bien faire du jardinage. Moi j'aime bien jouer à la maîtresse. Mais c'est un jeu de fille parce que la maîtresse c'est une fille. Mais aussi ça peut être un maître. Les filles ont des zézettes et les garçons des zizis.

— Camille, 9 ans

Être une fille, c'est avoir des cheveux longs, être belle. Être un garçon, c'est aimer les jeux violents. Une fille, c'est plutôt doux. Elle aime les jeux comme le cheval. Les robes et les jupes sont plutôt pour les filles. Mais il n'y a pas des habits spéciaux garçons. Nous, les filles, on peut mettre un peu de tout. Les garçons aiment plutôt le foot. Il y a moins de filles qui aiment le foot. Les filles aiment plus la gym, la danse. L'escrime, c'est un sport pour tous.

— Marie, 11 ans

Être une fille, c'est avoir une nénette entre les jambes déjà. Avoir des organes sexuels différents de ceux des garçons. Je trouve qu'il n'y a pas de jeux ou de couleurs spéciales filles. Après, pour la plupart des choses, les filles ont à peu près le même corps.

— Élise, 15 ans

Franchement, je ne sais pas quoi dire sur ce sujet. Je n'en ai jamais parlé spécialement avec des copines, sauf, je me souviens, une fois en primaire. Ce

mosaïque

devait être en CM1 : on se demandait comment on serait si on était des garçons, si on penserait et réagirait pareil qu'eux.

Sinon, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est que les filles sont souvent plus sensibles, plus attentives à l'autre. Les garçons ont l'air plus durs et plus égoïstes. Mais c'est compliqué car il y a aussi des effets de groupe. Quand on les voit seuls, ils sont différents.

— Andréas, 17 ans

Sur la différence garçon/fille, je ne me sens pas concerné par la question même si on entend surtout parler des inégalités plutôt que des différences de façon positive. C'est en tout cas un sujet qui devient vite très polémique. La moindre prise de position attire les foudres de certaines personnes : des profs, les filles. On ne peut plus faire des plaisanteries sur ce sujet ; certains le prennent très mal. Au départ, je réagissais parce qu'en sport les garçons sont notés avec des critères beaucoup plus durs que pour les filles. Ce n'est pas vraiment l'égalité...

Sur la différence, je trouve que Regards Maristes devrait donner la parole à des gays ou des lesbiennes. Ils auraient des choses plus intéressantes à dire puisqu'ils vivent la différence autrement que nous... En tout cas, j'ai appris que pas mal de pays proposent une troisième option sur les cartes d'identité : homme, femme, indéterminé. Je trouve ça logique puisqu'il y en a qui ne se sentent pas d'un genre ou un autre. La France y viendra probablement...

Andréas, presque adulte, développe une vision des rapports sexués qui s'enrichit de la dimension politique, se développe en termes d'égalité, de discrimination... Si je suis loin de partager toutes les analyses qui sous-tendent ses affirmations, je tiens cependant à vivement le remercier pour avoir introduit la notion de genre, vocable décrié et pourtant essentiel pour parler des rapports entre hommes et femmes.

Je déplore pour ma part que les affrontements autour des « théories

du genre » empêchent aujourd'hui d'employer cette notion de manière dépassionnée. Au départ, parler de genre plutôt que de sexe, c'est simplement prendre en compte que les identités sexuées résultent d'une interaction entre notre génotype et notre environnement, notre culture. Comment parler de l'origine des différences hommes-femmes, et donc aussi des inégalités, sans évoquer... le genre, la part construite par la socialisation de nos identités sexuées ? Employer le terme de genre plutôt que de sexe, c'est insister sur le caractère construit, non uniquement naturel car propre à une époque et une culture données, de notre « masculinité » ou de notre « féminité ». Le « on ne naît pas femme, on le devient » de Simone de Beauvoir ne signifie pas autre chose.

Parler de « genre » n'implique pas forcément une adhésion sans nuance ni faille au « mariage pour tous », ni un soutien indéfectible au mouvement « queer », pour lequel identifier une personne par son sexe est déjà en soi source de domination ou d'exclusion. Si le vocable a autrefois divisé les mouvements féministes américains, il a aujourd'hui perdu son caractère sulfureux aux États-Unis. En France, le terme a été tardivement adopté par les sciences sociales et, quoique bien pratique, est aujourd'hui délicat à employer.

Les écrits des enfants suffisent cependant à montrer que notre conception de l'homme et de la femme est « genrée », culturellement déterminée. Des études mettent ainsi l'accent sur la « sensibilité », la sociabilité et la discipline des filles, opposées à « l'égoïsme », l'indiscipline et l'individualisme des garçons, comme constructions sociales permettant d'expliquer, en autres facteurs, une plus grande réussite sociale des garçons malgré une plus grande réussite scolaire des filles...

La vérité sort de la bouche des enfants...

Didier Tourrette

Retour sur le thème du Un petit ve

▮ C'était à l'époque où la Grande Bretagne était une île, une vraie. C'était l'époque où Londres n'était pas la sixième ville de France.

Autre temps : Le Royaume Uni était fier de son entrée récente dans la « Communauté Économique Européenne ». Picadilly Circus était déjà le quartier de toutes les fêtes, de toutes les musiques, de toutes les parures de toutes les langues. Pour la communauté catholique française, c'était aussi le but d'une sortie familiale le dimanche matin.

Ce jour là, à quelques mètres, à Leicester Place, à l'heure où les théâtres et cinémas voisins se remettaient des vapeurs de la nuit, la communauté francophone se retrouvait dans son église de Notre Dame de France. Dans l'édifice rond, à l'écart, pour la plupart des fidèles de leurs lieux de vie habituels, sous le regard protecteur d'une statue de la Vierge venue directement de Chartres, et d'une tapisserie de Dom Robert, nous recevions un petit vent de France. J'étais jeune encore.

Il y avait le Recteur, le père Gérard Noblet, qui avait la haute main sur la musique des célébrations. Avec lui, pour la première fois, je découvrais ce qu'était la polyphonie liturgique. Il veillait à proposer à la communauté les chants français les plus récents, qu'il enseignait aux jeunes avec le pipeau qu'il conservait dans le revers de sa veste.

Le père Bozon, vicaire, accueillait à l'église les jeunes qu'il voyait chaque semaine à l'aumônerie, et qui acceptaient de servir la messe. Après la messe, la récompense était d'aller avec lui découvrir la machinerie de l'orgue. C'était un aumônier exigeant qui

précédent numéro nt de France

imposait la lecture de l'un des quatre évangiles pour pouvoir prétendre recevoir le sacrement de confirmation.

Le père Wernert rassemblait les jeunes autour de sa guitare ; il savait les mettre en confiance, et engager avec eux des conversations plus profondes. J'ai encore à l'esprit la conversation que j'avais eue avec lui, le jour où pourtant âgé de dix ans, je découvrais que je n'avais aucune idée, de ce que faisait un prêtre, pendant la semaine, entre deux dimanches où il célébrait la messe, et sur les études et voies à suivre pour devenir prêtre.

Je garde aussi le souvenir de la secrétaire paroissiale, Mademoiselle Clavaux, et de sa 2CV, qui ne passait pas inaperçue dans les rues de Londres. Plus tard, je me suis demandé si le sacristain, un homme frêle et sans âge, était un descendant de Quasimodo.

Les familles se retrouvaient, et parfois, pour l'enfant que j'étais, la situation pouvait être délicate : le directeur de l'école française, et son épouse, mon institutrice de CM2, venaient aussi à la messe !

Dans les dépendances de l'église, se réunissaient au même moment des étudiants français, présents à Londres pour apprendre la langue anglaise. Leurs rires et les effluves du café qu'ils partageaient nous distraient. .

Sous le patronage de Charles Péguy, avec la proximité des fresques de Jean Cocteau qui habillaient la chapelle du Tabernacle, de grands noms de la pensée chrétienne de la France prenaient leur réalité.

Parfois quelque paroissien âgé évoquait le passé héroïque de cette église pendant la guerre, et les dommages qu'elle avait subis.



Les grandes occasions se succédaient au long de l'année : messe des familles tous les mois, et au printemps, premières communions, confirmation.

Pour nous préparer, nous partions en retraite dans quelque maison diocésaine. Au cours de ces retraites, les prêtres et les adultes qui nous encadraient avaient à cœur de nous montrer la vie de l'Eglise.

Il y eut aussi deux « très » grandes occasions : la venue de l'Ambassadeur de France à la messe célébrée pour les anciens combattants, et la visite pastorale de l'archevêque. Les servants d'autel répétaient la veille pour être à la hauteur. Et, ô surprise : il était parfaitement francophone. Je découvrais par la suite que sa mère était française !

Mais dans cette paroisse hors les murs, pas de solennité de Noël ou de Pâques pour les expatriés : à chaque vacances, nous retraversions la Manche pour retrouver nos racines continentales.

Soyons francs : plus que les célébrations elles-mêmes, c'est la sortie de la messe que je préférais : pendant que les adultes devisaient doctement de choses probablement sérieuses sur le trottoir, qui, pour quelques dizaines de minutes se transformait en petit coin de France, je retrouvais mes camarades de classe. Nous échangeons quelque plaisanterie ou transformions les feuilles de messe en avions ou fusées. Et l'après-midi, nous partions dans les parcs voisins avec les

louveteaux, observer les écureuils. Au printemps, les élèves de quatrième de l'aumônerie proposaient une kermesse à laquelle nous autres, les plus jeunes, étions invités.

Ainsi vivait la communauté paroissiale de Notre Dame de France.

De cette période, j'ai gardé le souvenir d'une communauté vivante, dont les membres, qui faisaient l'effort de se déplacer vers le centre de Londres, avaient plaisir à se retrouver pour faire vivre leur foi et la transmettre à leurs enfants. Beaucoup étaient des expatriés anciens qui avaient sillonné le monde. Ils racontaient des souvenirs de contrées éloignées qui me faisaient rêver. Dans cette communauté de l'extérieur, dans un contexte de minorité linguistique, j'ai découvert la vitalité d'une communauté paroissiale, trésor que mes amis du dimanche et moi partagions le lundi, quand nous nous retrouvions dans la cour de l'école.

Car même dans ce pays qui porte Dieu dans sa devise, l'appartenance à l'Église catholique « romaine » suscitait régulièrement la curiosité de mes camarades. Et la fréquentation de la communauté catholique francophone m'amenait à réfléchir, avec mes moyens d'enfant, au sens de cette appartenance, et à approfondir ma connaissance de cette Église qui, au-delà des langues, est vraiment « universelle ».

Laurent Dutheil de la Rochère

Un long chemin

« Homme et femme il les créa, dit le poème de la création au premier chapitre de la Genèse. Est-ce vraiment ce qu'il dit ? La « Bible des écrivains » suit de près le texte :

**« Dieu dit
Faisons un adam
à notre image comme
notre ressemblance (...)
Dieu crée l'adam
à son image
le crée à l'image de Dieu
les crée mâle et femelle.
Dieu les bénit et leur dit
A vous d'être féconds
et multiples... »**

Le projet de Dieu est de faire un être différent des espèces créées jusque là. Cet adam, ce terrien, ne reçoit justement pas le qualificatif *d'espèce*. Il est appelé à être image et ressemblance avec Dieu. Le projet prend aussitôt corps ; le mot *image* revient bien, et même deux fois de suite, mais le mot *ressemblance*, lui, a disparu. Où donc est passée la ressemblance ?

Il n'est pas encore question ici d'homme ni de femme. Ce numéro de *Regards maristes* aurait-il dû s'intituler *Mâle et femelle il les créa* ? Avouons que, dans notre langue, cela fait un peu... animal. Patience, dès le chapitre suivant nous voyons apparaître les mots attendus. Il faut d'abord que le projet de Dieu s'exprime autrement, dans le second récit de création (Gn 2 et 3) : il n'est pas bon que l'adam soit seul, il lui faut un *secours vital* (et non pas une *aide* !) à ses côtés. Dieu se remet à l'ouvrage. Alors, sortant de sa torpeur,

**« L'adam parle
C'est elle cette fois
os de mes os
chair de ma chair
C'est elle la femme (ishah)
qui de l'homme (ish)
est prise**

**Oui l'homme quitte
son père et sa mère
pour s'attacher
à sa femme. »**

Avec cet être humain « homme et femme », cet adam doué de la parole, cette idée de *quitter* pour *s'attacher*, la ressemblance a avancé d'un grand pas et l'anthropologie biblique également. Les mots de l'adam nous laissent cependant insatisfait(e) : ne ramènerait-il pas tout à lui ? N'est-ce pas à lui-même qu'il parle, et non à sa femme ? Il en est bien ainsi : dans tout le fameux récit du jardin d'Eden, Adam et Eve ne *se parlent pas*. La ressemblance avec le Dieu de la Bible, celui qui ne cesse de dialoguer avec les hommes, n'est pas accomplie, à peine ébauchée.

Vient alors la question : quand, dans le récit biblique, l'homme et la femme vont-ils se parler ? Si cette ressemblance avec Dieu est fondatrice et liée à la dualité homme/femme, va-t-elle apparaître un jour comme enfin réalisée ? En fait, le dialogue sera long à venir. Nous avons toutefois, heureusement, de belles histoires de couples dans le Premier Testament, où l'homme et la femme se parlent, s'aiment et sont l'un pour l'autre un *secours vital* : patriarches et matriarches, Ruth et Booz...

Qu'en est-il dans le Second Testament ? Jésus, dit la tradition, est parfaite ressemblance du Père. Et pourtant il « n'est pas en couple », comme disent les jeunes. Il faut alors donner toute leur place aux femmes de l'Évangile, sans quoi on amputerait de manière indue ce qui apparaissait au début de la Bible comme le projet de Dieu. Si les évangélistes ont accordé une place importante aux femmes, en contradiction avec la culture de l'époque, c'est qu'ils ne pouvaient pas faire autrement sans falsifier les témoignages sur la vie de Jésus. Ils rapportent une attention étonnante

de Jésus vis-à-vis des femmes, des gestes et des paroles surprenantes de liberté. Il a un dialogue théologique capital avec la Samaritaine au bord du puits (Jn 4), avec Marthe et Marie à la mort de Lazare (Jn 11) ; il se laisse toucher au propre et au figuré par la femme qui l'oingt de parfum à Béthanie, peu avant sa mort ; ce sont des femmes qui sont au pied de la croix quand tous les disciples hommes se sont enfuis, des femmes encore qui viennent les premières au tombeau au matin de Pâques. Le pape François a récemment rappelé que Marie-Madeleine doit être mise au rang des apôtres ; déjà, Hippolyte de Rome au III^e siècle lui donnait le beau nom d'Apôtre des apôtres, *Apostola apostolorum*. Enfin, gardons l'image du Cénacle où les disciples étaient ensemble, hommes et femmes, dans l'attente de l'Esprit.

La culture patriarcale, qu'elle soit juive ou gréco-romaine, a vite repris le dessus. Sans nier que le christianisme ait ouvert aux femmes d'autres chemins de vie que ceux auxquelles elles étaient vouées – maternité et rôle domestique – l'Église est restée jusqu'à aujourd'hui, dans son sacerdoce et son magistère, exclusivement masculine, au point de susciter l'étonnement désolé de nos contemporains. Depuis quelques décennies seulement, les femmes ont accès à des formations bibliques et théologiques, qui les rendent audibles par ceux qui ne sont néanmoins pas encore leurs pairs. Du coup, les attentes se font plus fortes, les crispations également. C'est très lentement que nous avançons en Église vers la reconnaissance mutuelle d'une égale dignité, prélude à la ressemblance dans la différence, voulue par le Créateur. De « mâle et femelle » à « homme et femme », le chemin est long.